

JAN FABRE

*L'Empereur de la perte
Le Roi du plagiat*

DIPTYQUE POUR DIRK ROOFTHOFT



59^e FESTIVAL D'AVIGNON

DEXIA

L'Empereur de la perte

Monologue pour Dirk Roofthoof

THÉÂTRE

20 21 22

THÉÂTRE MUNICIPAL - 19H

DURÉE 1H40

CRÉATION EN FRANÇAIS AU FESTIVAL D'AVIGNON

TEXTE, MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE **JAN FABRE**

AVEC **DIRK ROOFTHOOF**

DRAMATURGIE **MIET MARTENS**

ASSISTANTE **CORALINE LAMAISSON**

LUMIÈRES **GEERT VANDERAUWERA, JAN FABRE**

MASQUE **GERDA VANHOOF**

Le Roi du plagiat

Monologue pour Dirk Roofthoof

THÉÂTRE

25 26 27

THÉÂTRE MUNICIPAL - 19H

DURÉE 1H40

CRÉATION AU FESTIVAL D'AVIGNON

TEXTE, MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE **JAN FABRE**

AVEC **DIRK ROOFTHOOF**

DRAMATURGIE **MIET MARTENS**

ASSISTANTE **CORALINE LAMAISSON**

LUMIÈRES **HARRY COLE, JAN FABRE**

COSTUME **INGRID VANHOVE**

ASSISTANTE DÉCOR **MIEKE WINDEY**

PRODUCTION DIPTYQUE 2005 TROUBLEYN/JAN FABRE

EN COPRODUCTION AVEC LE FESTIVAL D'AVIGNON (FRANCE),

DESINGEL (ANVERS, BELGIQUE), BONLIEU SCÈNE NATIONALE (ANNECY, FRANCE),

ESPACE MALRAUX (SCÈNE NATIONALE DE CHAMBÉRY ET DE LA SAVOIE, FRANCE),

COMÉDIE DE VALENCE (CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DRÔME ARDÈCHE, FRANCE)

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION RHÔNE-ALPES

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FLAMANDE

ET DU MINISTRE DE LA CULTURE BERT ANCIAUX

JAN FABRE EST ARTISTE EN RÉSIDENCE

AU DESINGEL (ANVERS, BELGIQUE) — WWW.DESINGEL.BE

TEXTE FRANÇAIS PUBLIÉ

PAR L'ARCHE ÉDITEUR, WWW.ARCHE-EDITEUR.COM

WWW.TROUBLEYN.BE

I Look Like an Angel

L'univers plastique de Jan Fabre est un palais de glaces. Ceci vaut autant pour ses images métaphoriques que pour les personnages qui font pendant dans son théâtre, tels que le sosie, le jumeau, le perroquet, le singe, etc. Ces personnages et métaphores, à la recherche de leur identité, en arrivent souvent à la conclusion que celle-ci est "empruntée" ou qu'elle se multiplie. En tout cas, elle est rarement univoque.

Dans *L'Empereur de la perte*, un personnage clownesque tente obstinément, à l'instar d'un Tommy Cooper, d'accomplir un tour de magie "original" (car "c'est en forgeant que l'on devient forgeron") mais il échoue à chaque fois. Être la risée du public fait partie du jeu, et il le sait. Ce personnage est plus qu'un clown dans la mesure où il prend son existence résolument au sérieux, tout en étant conscient du revers de la médaille : la dimension tragique et par conséquent également comique de la destinée humaine. Au cours de ses "numéros", il tient un discours philosophique, une sorte de plaidoyer existentialiste pour sa raison d'être : "je suis capable de tout oublier, sauf le refus", un éloge clair de la quête de la beauté, du sublime, "rêver le rêve insoluble". Dans ce texte, l'auteur Jan Fabre remet en question le statut de l'artiste, qui, tel Sisyphe, est condamné à la répétition et à échouer dans ses tâches, d'où le titre du spectacle. L'artiste a beau être l'empereur de l'immatériel et de l'inaccessible, passé maître en la matière, il sait d'emblée que son ambition le dépasse et qu'elle relève d'un autre ordre.

La dualité est le propre de ce personnage et l'acteur Dirk Roofthoof l'incarne avec un grand sens du drame. Il sait créer le champ de tension idoine entre un message radical, absolu et un comportement clownesque agrémenté de remarques triviales du même acabit. C'est précisément la virtuosité avec laquelle l'acteur donne corps à son personnage dans tous ses registres, qui confère au spectacle la juste mesure de sa complexité.

L'Empereur de la perte témoigne d'une beauté de l'échec au rythme du pouls et du rêve. Le personnage "se bouffe le cœur", un cœur devenu trop grand et qu'il extrait à proprement dire de son corps, lui permettant ainsi de mener une vie autonome. À la fin du spectacle, il émet une prédiction qui est aussi une référence à la seconde partie de la trilogie : "Car je crois qu'il me pousse des ailes dans le dos. J'en suis convaincu à présent. Des ailes poussent dans mon dos."

La suite de ce spectacle, *Le Roi du plagiat*, met en scène un "ange" quelque peu timide. Cet ange s'inspire des "singes bavards" et désire devenir un acteur. L'élément récurrent de la trilogie *L'Empereur de la perte*, *Le Roi du plagiat* et *L'Employé de la beauté* – troisième partie en cours d'écriture – est toujours Dirk Roofthoof, qui, grâce à sa présence scénique très physique et son jeu très varié, reçoit là des rôles taillés sur mesure.

Dans ce spectacle, Jan Fabre situe le roi dans un laboratoire construit de ses propres mains, où il est simultanément chirurgien et patient. Sur la scène, on voit une table et une lampe de salle d'opération. Des bocaux remplis d'objets spumescents, ressemblant à de la matière cérébrale et flottant dans une solution chimique, sont placés sur des supports disposés en demi-cercle. Le tout est surmonté d'une voûte monumentale de toiles bleu roi, ornées de couronnes royales argentées. Le roi va se doter d'un cerveau. Il se prépare à l'intervention en alignant soigneusement ses outils opératoires, qui tiennent à la fois de l'instrument chirurgical et de l'objet décoratif. Timidement, il s'adresse au public en s'excusant. Qui est cet idiot déjanté, qui tient coûte que coûte à devenir un humain alors qu'il bénéficie de tous les avantages de son état angélique : apesanteur, asexualité, immortalité ?

Le protagoniste du *Roi du plagiat* cherche manifestement à se distinguer de sa condition, mais il n'arrive pas à dépasser les limites de la perfection, qui est le propre de l'ange. Voilà son dilemme. Il jouit d'une condition unique, mais s'ennuie et rêve d'imprévisible et d'irrationnel à l'image de l'homme. Réfléchissant à voix haute, il développe la pensée selon laquelle l'emprunt, le double, la copie et la répétition sont indispensables à l'évolution, au progrès de l'Histoire. Par ailleurs, il relativise l'obsession de l'originalité et de l'authenticité ainsi que l'antinomie démesurée entre le vol/plagiat et les notions de droit d'auteur et de propriété intellectuelle.

Ses méditations sont symbolisées par des attributs scéniques. Ses bras, ornés d'une quantité de montres copiées, parfaitement imitées, lui permettent de discourir sur le temps, la transmutabilité et la relativité des thèses rationnelles. "Le philosophe, scientifique ou écrivain contemporain qui n'a jamais eu le sentiment d'être un charlatan, est un esprit superficiel dont les travaux ne valent probablement pas la peine d'être lus." Il demande l'aide d'un certain nombre de cerveaux, qui, sur la scène, adoptent la forme d'une pierre (des coraux marins, échoués sur les rivages). Le choix de ces brillants cerveaux n'est pas dû au hasard: Einstein (symbole de la science), Wittgenstein (la philosophie), Gertrude Stein (l'art) et Frankenstein (l'intelligence artificielle). Il les qualifie de "conscience de l'homme moderne" et projette sur eux, respectivement, les concepts de copie, plagiat et imitation. Les deux pôles de la science sont représentés à part égale. Alors que l'empereur de la perte étudie le cœur, le roi du plagiat analyse le cerveau, ce qui donne lieu à des théories fantastiques et désopilantes de la part l'ange "qui n'a pas de cervelle".

Il est temps de procéder à l'opération. Il divise son crâne en compartiments et explique ce qui va se passer, comment et pourquoi, sans perdre le sens de l'effet. Dans sa tenue verte de chirurgien, il est l'apprenti sorcier qui mènera à bien cette intervention. Son manifeste est émaillé de citations de Shakespeare, d'extraits de chansons d'Elvis et des Beatles. Du pain béni pour ce personnage aux allures de Molloy, personnage beckettien par excellence, ce roi du plagiat, qui lui permet de démontrer tout son talent d'acteur. Il est le "bouffon qui dit la vérité tout en riant", concernant entre autres le fait de jouer la comédie, l'idée du "monde comme scène".

Sa timidité initiale s'évanouit peu à peu. Véritable "machine à penser", ce roi crache au monde ses considérations existentielles sur les sujets qui le tourmentent: le *hic et nunc*, sa quête d'identité, la question récurrente de son unicité – car peut-on être unique, en tant qu'ange, en tant qu'homme ? Son "flux de conscience" devient de plus en plus théâtral jusqu'à ce que celui qui portait 16 pierres en forme de cerveaux dans ses poches pour "rester sur la terre" (car un ange n'est pas soumis à la gravité) ait trop défié son créateur, et "qu'il pleuve des pierres".

Hendrik Tratsaert - Troubleyn

Dans un autoportrait, sculpture réalisée dans le cadre de son œuvre plastique, **Jan Fabre**, artiste anversois, né rebelle en 1958, est assis devant une table. Il a le corps entièrement couvert d'une étrange fourrure. L'impressionnante quantité de clous dorés, minutieusement plantés les uns à côté des autres, la pointe vers l'extérieur, produit un effet de pelage doux, chatoyant, hérissé, piquant. Cette énigmatique carapace forgée d'ambivalence est à la fois signe et médium d'une démarche singulière qui se déploie depuis les années soixante-dix.

L'image et le corps sont la clef de voûte des recherches artistiques de Jan Fabre. Plasticien, il en traverse l'histoire et ses représentations au fil d'une œuvre foisonnante et protéiforme: dessins, monochromes au bic bleu, sculptures composées d'insectes ou de matières animales, performances. Dans l'une d'entre elles, créée en 1976, il écrit avec son propre sang: "mon corps, mon sang, mon paysage". Plus récemment, en duo avec Marina Abramović, tous deux vêtus d'armures inspirées d'insectes mâle et femelle, enfermés dans un cube transparent se livrent durant plusieurs heures à une série d'actions où rituels et épuisement stigmatisent les préoccupations du body art à travers un culte imaginaire sur le thème du sacrifice et du pardon que ces deux "vierges- guerriers" explorent au fil de la performance.

Au théâtre, qu'il investit avec éclat au début des années quatre-vingt, ses investigations en tant qu'auteur et metteur en scène sont autant de flamboyantes incarnations. Mais là encore, il reste le peintre d'une fascinante iconographie ciselée au scalpel, qui rappelle souvent les primitifs flamands.

À l'instar de son homonyme avignonnais, Jean-Henri Fabre, dont il dit être l'héritier, l'artiste est aussi entomologiste à ses heures. Ses observations le portent à disséquer les comportements humains comme on étudie le monde des insectes. Maniant sans crainte l'obscénité et le sublime, Jan Fabre combat avec l'art, contre les conventions. Parfois proche du carnaval ou des mystères du Moyen-Âge, son théâtre est une vigoureuse entreprise de libération où le corps et l'acteur mènent la danse tandis que la scène est un champ de bataille où se côtoient différents éléments duels. Ordre et chaos, règle et transgression, séduction et dérision, immobilité et mouvement, mondes nocturnes et diurnes.

Dès 1982, avec *C'est du théâtre comme il était à espérer et à prévoir* puis *Le Pouvoir des folies théâtrales* (1984), à l'écart de tout effet de distanciation, il met en scène cet univers singulier, saturé d'intensité, en constante résonance charnelle. Désir, violence, cris, pleurs, érotisme, cette dramaturgie de la démesure se développe de pièce en pièce cherchant à déjouer, voire pulvériser les normes afin de mettre à jour les désastres, les effrois de la condition humaine. Dans *As long as the world needs a warrior's soul*, pièce consacrée aux poètes des révolutions, Jan Fabre revisite les utopies. Dans *Parrots and Guinea Pigs*, spectacle conçu comme un laboratoire des sens, le metteur en scène qui voue au scarabée un véritable culte, développe un délirant bestiaire où le jeu entre hommes et animaux traite de ce que l'humain a perdu sous l'influence des sciences et des nouvelles technologies, ce que peut-être l'animal sait encore de l'organique.

Aujourd'hui, toujours privilégiant cette plastique de la saturation, du dérèglement, qui fait la marque de ses spectacles, Jan Fabre a gardé intacts son humour et la fièvre de ses visions. Il se dit heureux d'avoir créé un monde palpant qui abrite ces "guerriers de la beauté" que sont les interprètes, pour lesquels il écrit aussi des monologues de théâtre et des solos de danse.

En témoigne *Elle était et elle est, même*, pièce créée pour son actrice fétiche et muse Els Deceukelier dont le titre se réfère à la machine de *La mariée mise à nu par ses célibataires, même* de Marcel Duchamp.

La beauté sauvage de la démarche de l'artiste flamand reste proche des jeux de l'enfance, dans un espace particulier où le rêve et le geste de la création ont conservé quelque chose de l'esprit de la Renaissance. L'idée d'un homme qui, à travers différents langages, poésie, peinture, danse, théâtre, "cherche et trouve l'univers dans la simple exploration de sa propre singularité". Ainsi les pièces de Jan Fabre sont-elles empreintes, au-delà de l'excès, d'une profonde tendresse envers l'humain.

Irène Filiberti

Jan Fabre a déjà présenté au Festival d'Avignon *Das glas im kopf wird vom glas* au Gymnase Aubanel (1988), *My movements are alone like street dogs*, interprété par Erna Omarsdottir, dans le cadre du Vif du sujet (2000), *Je suis sang, conte de fées médiéval* à la Cour d'honneur du Palais des papes (2001), *Umbraculum* (exposition, 2001) et *L'Age de la mort* à la chapelle du lycée Saint-Joseph (2004).

Dirk Roofthooft, né à Anvers en 1959, effectue des études de théâtre à Anvers et obtient son diplôme en 1981. Il travaille alors avec des metteurs en scène de théâtre, chorégraphes et musiciens réputés tels que Jan Fabre, Jan Lauwers & Needcompany, Josse De Pauw, Peter Vermeersch, Jan Ritsema, Wim Vandekeybus, Ron Vawter (The Wooster Group), Zita Swoon, la légende du jazz Henry Threadgill, le metteur en scène d'opéra Peter Sellars, le London Sinfonietta ainsi que Reinbert De Leeuw.

En 1996, Dirk Roofthoof interprète *L'Empereur de la perte*.

En 2001, 2003 et 2005, il accompagne Jan Fabre à la Cour d'honneur du Palais des papes pour la création et les créations de *Je suis sang* au Festival d'Avignon.

En tant qu'acteur de cinéma et de télévision, Dirk Roofthoof est surtout connu pour avoir joué dans *Terug naar Oosterdonk*, un feuilleton télévisé de Frank Van Passel, ainsi que dans *Het verdriet van België (le Chagrin des Belges)*, un feuilleton télévisé de Claude Goretta. Dirk Roofthoof joue dans divers longs métrages, notamment de Dominique Deruddere (*Hombres Complicados*), Patrice Toyé (*Rosie*) et Alain de Halleux (*Pleure pas, Germaine*), un rôle pour lequel il obtient pour la deuxième fois le prix Joseph Plateau du Meilleur Acteur. Dirk Roofthoof tient également le premier rôle dans *Olivetti 82*, un film de Rudi Van Den Bossche, ainsi que dans *Any way the wind blows* de Tom Barman.

et

EXPOSITION D'ŒUVRES PLASTIQUES DE JAN FABRE

For intérieur

MAISON JEAN VILAR - BILLETTERIE SUR PLACE, 3 €

OUVERT TOUS LES JOURS 10H30 - 18H30 (DERNIÈRE ENTRÉE 30MIN AVANT LA FERMETURE)

Jan Fabre met en scène son univers plastique autour d'une soixantaine d'œuvres, sculptures, dessins et films.

EXPOSITION DE DESSINS DE THÉÂTRE ET DE PHOTOGRAPHIES DE L'ŒUVRE SCÉNIQUE

TÉL. : + 33 (0)4 90 96 76 06/ WWW.RENCONTRES-ARLES.COM / DU 5 JUILLET AU 18 SEPTEMBRE

Les rencontres internationales de la photographie d'Arles et l'association du Méjan présentent le travail de Jan Fabre à travers le regard de grands photographes. Des dessins de Jan Fabre seront également exposés.

REGARDS CRITIQUES

LE 26 JUILLET - 11H30 - CLOÎTRE SAINT-LOUIS

Traverser le Festival, avec **Jan Fabre**, **Hortense Archambault** et **Vincent Baudriller**

CINÉ-DANSE DES HIVERNALES

LE 22 JUILLET - 10H30 - CINÉMA UTOPIA-MANUTENTION - ENTRÉE LIBRE

L'homme qui mesure les nuages

(2003, 1h15), portrait de **Jan Fabre** par **Caroline Hertel** et **Mirjana Momirović**

JANUS

Co-édité avec Actes Sud, le numéro d'été de *janus*, revue interdisciplinaire fondée par Jan Fabre, est consacré à des artistes du Festival d'Avignon et à des participants du "Théâtre des idées".

ALTERNATIVES THÉÂTRALES

Un numéro double sur la programmation du Festival, dont une partie consacrée à Jan Fabre.

L'Homme qui pleure et qui rit, sculpture en bronze de Jan Fabre au verger Urbain V

En créant cette sculpture pour l'espace urbain d'Avignon et en l'installant de façon pérenne dans la ville qui célèbre le théâtre depuis 1947, Jan Fabre a voulu rendre l'hommage d'un artiste plasticien au théâtre, au-delà du temps éphémère du Festival. C'est une ode à l'intensité des émotions, à la tragédie et à la comédie, tout autant qu'une réflexion sur la place de l'artiste dans la société.

Pour offrir au public ces moments d'émotion, plus de mille personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois.

Parmi ces personnes, la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.